

## Moindre finale

Marie-Élaine Guay

---

Number 813, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96113ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Centre justice et foi

### ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Guay, M.-É. (2021). Moindre finale. *Relations*, (813), 42–43.

# Moindre finale

Texte : **Marie-Élaine Guay**

Photo : **Geneviève Grenier**

Mon amour  
je nous sais fatigués mais heureux  
car tout s'écoule si doucement  
une fois la page tournée

Pourtant ce n'est pas la fin  
telle qu'on la connaît  
mais plutôt celle des abysses en braille et  
des cheveux que l'on y perd  
l'été

C'est quand l'immobile luit de toute sa  
lumière  
que se manifestent  
les ombres empreintes  
du chant des imbibés

J'ai moi aussi l'habitude des pères  
morts trop jeunes  
je te vois

Je te vois en ces matins d'hiver  
desquels les enfants jaillissent  
je vois cet homme  
qui berce ton poids en valeur

Je souscris à la fois  
à ton invisible et son semblable  
à l'espoir qui jaillit de notre feu

Il nous faudra exercer l'astre  
qui promet l'allègement  
celui qui repose les os  
le front la mâchoire la langue

J'entre dans la pièce. Elle s'ouvre sur  
moi comme la paume d'une main nouvelle,  
comme une artère chaude en laquelle se  
lover. Il y a un feu dans la cheminée, l'air est  
doux et invitant. Un homme aux cheveux  
longs et noués, cigarette au bec, me tourne  
le dos. Son regard est fixé sur l'hiver qui  
se révèle de l'autre côté de la fenêtre. Des  
écureuils sautent d'arbre en arbre. Je le  
salue mais il ne se retourne pas. Il tire sur  
sa cigarette, gratte sa joue du revers de  
son pouce – je perçois le son de la barbe  
drue que l'on frotte –, souffle la fumée  
puis repose sa main contre sa hanche. Il ne  
m'entend pas. Il ne me voit pas. Il a toujours  
su observer ce qui se déploie devant lui  
avec patience, avec lenteur. Il est fier de  
cette pièce, de cet endroit où il se trouve.  
C'est chez lui, on le sent. Il habite ici, il  
habite cette pièce et cette pièce l'habite.  
Il se déplace lentement, ouvre la porte  
du poêle à bois et y jette sa clope d'une  
chiquenaude. Je crie son nom, je le hurle,  
en vain. Il ne m'entend pas. Il retourne à sa  
fenêtre. Des larmes coulent sur mes joues.  
Je recule et referme la porte. Je laisse mon  
père tranquille. Et ce souvenir aussi. ©

